

Un seuil entre deux mondes ? Les animaux et les êtres humains de Darwin à nos jours

Aujourd'hui, la séparation entre êtres humains et animaux est largement remise en question, pour toute une série de raisons qu'il est inutile de détailler ici. Les obligations morales des humains envers les animaux sont de plus en plus soulignées par les activistes militant pour les droits des animaux, de sorte que la « communauté morale » s'élargit bien au-delà des limites qui étaient les siennes dans l'histoire de la philosophie jusqu'il n'y a pas bien longtemps. L'émergence et l'essor toujours plus marqué du concept d'« anthropocène » s'appuient en partie sur la compréhension de la place des humains dans le monde vivant comme celle d'une espèce parmi d'autres. Même le législateur se prononce sur des questions ontologiques autour des animaux en élaborant des mesures protectrices contre la maltraitance. Cette évolution pose des questions dont la complexité remonte, au moins en partie, au choc que le travail de Charles Darwin a suscité il y a 150 ans, mais qui n'a pas encore été totalement résorbé de nos jours.

Dans la première édition de son célèbre ouvrage *L'Origine des espèces*, Darwin essaya d'éviter toute mention de l'espèce humaine. « De la lumière, écrivait-il, sera jetée sur l'origine de l'homme et sur son histoire »¹. Il a déjà reconnu, bien sûr, que les implications de ce qu'il nomme toujours « ma théorie », qui combine la sélection naturelle et la descendance commune, et que l'on appelle maintenant « la théorie de l'évolution darwinienne », aurait un impact très important sur la compréhension du monde vivant, et surtout (du moins pour beaucoup de ses lecteurs et lectrices) sur la position, dans ce monde, des êtres humains, à la fois entités biologiques et entités dotées d'un sentiment de supériorité.

Le basculement que cette théorie a provoqué dans la séparation – ou plutôt l'absence de séparation – entre le règne animal et les humains n'a pas cessé de susciter l'intérêt, tant populaire qu'académique. Mon but dans ces pages sera de présenter brièvement une sorte de paradoxe que Darwin lui-même a affronté au cours de toute sa carrière, et dont nous restons tributaires de nos jours. Après avoir mis à mal toute distinction qualitative dans le processus de création, de développement ou de changement entre nous, humains, et nos (nouveaux) cousins animaux, il ne pouvait dire que les différences entre ceux-ci et nous sont de nature biologique et donc définitives ; mais il ne pouvait pas non plus se débarrasser du sentiment que les êtres humains restent, en un certain sens, « spéciaux ». Il a donc façonné une théorie de l'acquisition graduelle (ou « gradualiste ») de tous les pouvoirs physiques et mentaux dans le monde animal, tout en essayant de conserver un rôle particulier à nos capacités morales, qui étaient pour lui la caractéristique la plus remarquable des humains. Les livres traitant de ce sujet sont depuis lors marqués par une sorte de tension, un malaise toujours sensible une centaine d'années après sa mort.

Qu'en est-il de ce paradoxe aujourd'hui ? La question des capacités morales, comme nous le verrons, risque d'être mal formulée. Chercher à la remplacer pousse à réfléchir sur la question de la

1 C. DARWIN, *On the Origin of Species*, 1st ed., London, John Murray, 1859 ; *L'Origine des espèces*, traduit par E. Barbier, Paris, C. Reinwald, 1876 ; *L'Origine des espèces*, traduit par T. Hoquet, Paris, Seuil, 2013. Presque tout l'œuvre de Darwin est disponible sur Darwin Online, y compris la plupart des traductions de l'époque (domaine public), URL: <http://darwin-online.org.uk/>.

connaissance de soi, c'est-à-dire la conscience. De nos jours, même dans ce domaine où l'on peut croire que l'argument gradualiste devient plus difficile à soutenir, l'analyse scientifique et philosophique de ce concept amènent à distinguer différents sens dans lesquels un être peut être conscient, ou diverses « dimensions » de la conscience animale. Dans cette perspective, on trouvera que les différentes aptitudes susceptibles de contribuer à la conscience de soi ne sont pas totalement inconnues chez les animaux. Ces recherches les plus récentes héritent de la même tension qui a poussé Darwin à écrire dans une note « *jamais* dire “supérieur” et “inférieur” »², et elles tentent de la résoudre. L'évolution darwinienne a été justement décrite comme un processus qui enfonce ses propres règles : « les agents de l'évolution, écrit le philosophe John Beatty, ne créent pas seulement les règles qui concernent le monde vivant ; elles les enfonce aussi »³. Ce qu'il nomme règles, mais aussi les distinctions communes, les catégories ou l'« échelle de la nature » sont ainsi remises en question.

DARWIN ET LES CAPACITÉS MORALES

La tension décrite ci-dessus à propos de la relation entre les humains et la classe des animaux est annoncée d'emblée et avec force dans les écrits de Darwin sur la théorie de la sélection naturelle. Dans le « carnet B » où il a consigné ses premières réflexions sur l'évolution et la sélection naturelle, un carnet rédigé en 1837 et 1838, soit plus que vingt ans avant la parution de *L'Origine des espèces*, il déclare déjà : « si tous les hommes étaient morts, les singes font les hommes. — Les hommes font des anges »⁴. Un an après, à propos des instincts sociaux, il écrit qu'il « espère montrer [qu'ils] sont probablement le fondement de tout ce qui est le plus beau dans les sentiments moraux des êtres animés »⁵. Ainsi, dès les premières esquisses de la théorie de la sélection naturelle, Darwin était assez convaincu que, d'une part, les êtres humains ne sont qu'un type d'êtres biologiques évolués parmi bien d'autres, et que, d'autre part, les instincts sociaux des humains, ou leur comportement altruiste est la clé de voûte de la compréhension du développement de leur moralité. Le raisonnement va même plus loin :

En ce qui concerne le libre arbitre, à observer un chiot jouer on ne peut douter qu'ils aient du libre arbitre, si oui tous les animaux., alors une huître en a & un polype (& une plante dans certains sens, peut-être, bien qu'en n'ayant ni douleur ni plaisir les actions inévitables & qui ne peuvent être changées que par des habitudes)⁶

2 Dans la marge de sa copie de *Vestiges of the natural history of creation* de Robert Chambers : cf. M. A. DI GREGORIO (éd.), *Charles Darwin's marginalia*, New York, Garland, 1990.

3 J. H. BEATTY, « The evolutionary contingency thesis », dans *Concepts, theories, and rationality in the biological sciences: The second Pittsburgh-Konstanz colloquium in the philosophy of science*, Pittsburgh, PA, University of Pittsburgh Press, 1993, p. 51-52.

4 Je tente de préserver dans la traduction l'orthographe elliptique et souvent incorrecte des carnets originaux, et je reproduis aussi le texte original en note. “If all men were dead, then monkeys make men. — Men make angels.” C. DARWIN, *Notebook B*: [Transmutation of species (1837–1838)]. CUL-DAR121, K. Rookmaker (éd.), URL: <http://darwin-online.org.uk/>, Darwin Online, 1837, p. B169.

5 “[W]hich as I hope to show is probably the foundation of all that is most beautiful in the moral sentiments of the animated beings.” DARWIN, *Notebook E*: [Transmutation of species (10.1838–7.1839)]. CUL-DAR124, K. Rookmaker (éd.), URL: <http://darwin-online.org.uk/>, Darwin Online, 1838, p. E49.

6 “With respect to free will, seeing a puppy playing cannot doubt that they have free will, if so all animals., then an oyster has & a polype (& a plant in some senses, perhaps, though from not having pain or pleasure actions unavoidable & only to be changed by habits).” DARWIN, *Notebook M*: [Metaphysics on morals and speculations on expression (1838)]. CUL-DAR125, K. Rookmaker (éd.), URL: <http://darwin-online.org.uk/>, Darwin Online, 1838, p. M72

Pour le Darwin des années 1830, il n'y a donc aucune raison de fixer un seuil clair permettant de distinguer fondamentalement les animaux et les êtres humains au-delà de leurs caractéristiques évoluées accidentelles, que ce seuil soit fourni par la moralité, le libre-arbitre ou n'importe quelle autre caractéristique.

Comme je l'ai dit dans l'introduction, Darwin a soigneusement évité toute référence aux êtres humains dans *L'Origine des espèces*. Dès lors, on ne peut recourir à cet ouvrage pour clarifier l'état de sa pensée au moment où il développait sa théorie arrivée à maturité. Mais une dizaine d'années plus tard, quand il s'est mis enfin à rédiger l'application de sa théorie aux êtres humains (ce qui deviendra *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*), le climat était différent⁷. À l'époque, l'impact de la théorie de l'évolution sur l'explication de nos facultés morales était devenu un des points de débat les plus aigus, en partie à cause de la « conversion » d'Alfred Russel Wallace, codécouvreur avec Darwin de la sélection naturelle, à la phrénologie et au spiritualisme, en raison de l'impossibilité présumée d'expliquer le domaine mental par la sélection naturelle⁸. Darwin fut alors forcé de clarifier son approche de l'évolution de la moralité humaine et des autres capacités mentales des humains sur la base de leurs comportements sociaux.

Pour ce faire, il eut recours à une nouvelle ressource : la sélection de groupe⁹. Il est possible que les comportements altruistes ou moraux ont varié entre les anciennes populations d'humains. Par conséquent, des groupes ont pu apparaître avec davantage de membres « quasi-moraux », ce qui aura conduit au succès de ces *groupes* par rapport aux autres qui étaient composés plus largement d'égoïstes. L'unité de la sélection naturelle, l'entité « sélectionnée » devient alors le groupe :

Sans doute, un degré très élevé de moralité ne procure à chaque individu et à ses descendants que peu ou point d'avantages sur les autres membres de la même tribu, mais il n'en est pas moins vrai que le progrès du niveau moyen de la moralité et l'augmentation du nombre des individus bien doués sous ce rapport procurent certainement à une tribu un avantage immense sur une autre tribu.¹⁰

Darwin dresse ensuite la liste des valeurs qui contribuent à la victoire d'une tribu sur les autres : « l'esprit de patriotisme, de fidélité, d'obéissance, de courage et de sympathie ». C'est donc cette bataille entre groupes « ce qui constitue la sélection naturelle »¹¹. Voilà comment il défend au moins l'existence d'une histoire évolutionniste possible pour ces comportements distinctifs de l'humanité.

La confirmation d'un tel récit n'est guère possible aujourd'hui malgré les avancées significatives de l'évolution culturelle. Elle était donc d'autant moins possible pour Darwin. Mais l'existence de variations dans ces comportements se constate encore dans l'expérience quotidienne, et les sociétés possédant plus de membres altruistes bénéficient d'avantages assez évidents ; sur ce point, Darwin nous a donc offert un argument aussi plausible que ceux qu'il avançait par ailleurs en faveur de la sélection naturelle. Il admet ainsi que nos capacités morales auraient pu dresser une objection qui aurait été fatale à la sélection naturelle, mais heureusement ce n'est pas le cas :

7 C. DARWIN, *The descent of man and selection in relation to sex*, London, John Murray, 1871, 2 vol. ; *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, traduit par E. Barbier, 2^e éd., Paris, C. Reinwald, 1891.

8 J. S. SCHWARTZ, « Darwin, Wallace, and the Descent of Man », dans *Journal of the History of Biology*, 17/2, 1984, p. 271-289.

9 R. J. RICHARDS, « Darwin's theory of natural selection and its moral purpose », dans M. RUSE – R. J. RICHARDS (éds), *The Cambridge companion to the "Origin of Species"*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 47-66.

10 DARWIN, *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, p. 143.

11 *Ibid.*

Si aucun être organisé, l'homme excepté, n'avait possédé quelques facultés de cet ordre, ou que ces facultés avaient été chez ce dernier d'une nature toute différente de ce qu'elles sont chez les animaux inférieurs, jamais nous n'aurions pu nous convaincre que nos hautes facultés sont la résultante d'un développement graduel. Mais on peut facilement démontrer qu'il n'existe aucune différence fondamentale de ce genre.¹²

Néanmoins, et bien que, comme tout autre caractère, ils soient le fruit de l'évolution, ces comportements moraux sont toujours, pour Darwin, la façon la plus claire de distinguer les êtres humains et les animaux. « Je partage entièrement, écrit-il, l'opinion des savants qui affirment que, de toutes les différences existant entre l'homme et les animaux, c'est le sens moral ou la conscience, qui est de beaucoup la plus importante »¹³. Ce sens moral, parmi d'autres aspects de leur capacité mentale, a permis aux êtres humains et à leurs ancêtres de devenir l'espèce la plus répandue du monde :

Dans son état actuel le plus imparfait, l'homme n'en est pas moins l'animal le plus dominateur qui ait jamais paru sur la terre. [...] Il doit évidemment cette immense supériorité à ses facultés intellectuelles, à ses habitudes sociales qui le conduisent à aider et à défendre ses semblables, et à sa conformation corporelle.¹⁴

Ces différences de capacité mentale sont tellement significatives qu'elles assurent la supériorité même des êtres humains les plus inférieurs – un concept témoignant du colonialisme et du racisme courants au XIX^e siècle – par rapport aux animaux les plus supérieurs :

Il n'y a aucun doute que, sous ce rapport [les facultés mentales], la différence ne soit immense, en admettant même que nous ne comparions au singe le mieux organisé qu'un sauvage de l'ordre le plus infime, qui n'a point de mots pour indiquer un nombre dépassant quatre...¹⁵

On perçoit ici toute l'ampleur de la tension autour de la relation entre animaux et êtres humains. Darwin propose une histoire évolutionniste de l'avènement de notre capacité d'agir moralement, qui semble aussi bien étayée que nos autres caractéristiques physiques et mentales. En même temps, c'est exactement cette caractéristique qui permet le plus clairement de faire une distinction entre les animaux et les êtres humains. Pourquoi souligner la distance en termes de capacité morale, si le but reste de soutenir une théorie toute gradualiste ?

LES PLANTES INSECTIVORES ET LES VERS DE TERRE

Le bilan ne devient pas plus simple quand on considère le reste des travaux de Darwin, en dehors de son grand duo théorique *L'Origine des espèces* et *La descendance de l'homme*. Pour l'instant, je n'en soulignerai que deux exemples : *Les plantes insectivores* (1875) et son dernier livre *Rôle des vers de terre dans la formation de la terre végétale* (1881)¹⁶. Dans les deux cas, Darwin s'efforce de

¹² *Ibid.*, p. 67.

¹³ *Ibid.*, p. 103.

¹⁴ *Ibid.*, p. 48.

¹⁵ On peut se demander ce que devient ici son injonction de jamais dire supérieur et inférieur. DARWIN, *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, p. 67

¹⁶ C. DARWIN, *Insectivorous plants*, London, John Murray, 1875 ; *Les plantes insectivores*, traduit par E. Barbier, Paris, C. Reinwald, 1877 ; ID., *The formation of vegetable mould, through the action of worms, with observations on their habits*, London, John Murray, 1881 ; *Rôle des vers de terre dans la formation de la terre végétale* traduit par E. Perrier, Paris, C. Reinwald, 1882.

montrer que les capacités de tous les êtres vivants sont liées beaucoup plus étroitement qu'on ne le croit, bref, il cherche précisément à renforcer encore l'argument gradualiste, non seulement entre les animaux et les humains, mais par rapport à tout le vivant. Avant d'entrer dans la discussion des implications de ce gradualisme plus large pour la relation entre animaux et humains, il convient d'esquisser les arguments de Darwin.

Commençons par les plantes insectivores. Le livre lui-même est plutôt un exposé détaillé de nombreux traits physiologiques et morphologiques de ce genre de plantes (en particulier la dionée attrape-mouche et les droséras), et un récit de beaucoup d'expérimentations visant à découvrir quel avantage évolutionnaire dérive de cette capacité très étrange de digérer de la matière organique. Finalement, il lui semble – ce qui est confirmé de nos jours – qu'il s'agit d'un substitut de l'azote absent de leur environnement, toutes ces plantes étant natives des marais normalement dépourvus de cet élément crucial. Au cours de ses vacances, il a mené toute une série d'expériences, essayant n'importe quelle substance venant de la cuisine ou de l'armoire à pharmacie de manière à examiner l'efficacité de la digestion et l'« intérêt » que la plante montre à sa consommation¹⁷.

Par contre, pour ce qui est de sa motivation à écrire le livre, ou du but qu'il poursuivait quand il l'a ajouté à son argumentation en faveur de la sélection naturelle, les choses sont un peu moins claires. On peut reconstruire malgré tout ce qu'il avait en tête, bien que cela n'apparaisse qu'en filigrane. À la fin du livre, il écrit :

Il n'est guère possible de douter actuellement que toutes les plantes appartenant à ces six genres ne possèdent la propriété de dissoudre les substances animales au moyen de leur sécrétion qui contiennent un acide outre un ferment dont la nature est presque identique à la pepsine ; elles absorbent ensuite les substances ainsi digérées.¹⁸

Darwin cherche alors une continuité entre la digestion chez ces plantes et chez les animaux. Il veut montrer que les limites entre ces deux domaines restent très floues. Le cas se présente même plus explicitement au début du livre, où il constate qu'« un pied de *Drosera*, avec ses feuilles recourbées de façon à former un estomac temporaire, dans lequel les glandes des tentacules étroitement infléchis déchargent leurs sécrétions acides qui dissolvent les substances animales pour les absorber ensuite, se nourrit exactement comme un animal »¹⁹. En ce sens, il espère montrer que les plantes insectivores fonctionnent comme un pont entre les règnes animal et végétal. Il devient possible, alors, d'envisager qu'un seul type d'explication par sélection naturelle, ou une seule collection de lois de la nature ou « causes secondaires », peut servir de base à notre connaissance de l'histoire de la vie.²⁰

On trouve la même préoccupation quand on se tourne vers son dernier livre, communément appelé *Les vers de terre*. Certains commentateurs y voient quelque chose « qui sort du courant dominant » de son travail, parce que Darwin y « revient à ses intérêts géologiques antécédents »²¹.

17 J. T. COSTA, *Darwin's backyard: how small experiments led to a big theory*, New York, W. W. Norton, 2017, p. 270-271.

18 DARWIN, *Les plantes insectivores*, p. 415.

19 *Ibid.*, p. 20.

20 Le cas reste un peu difficile pour ces plantes insectivores, parce que les différents genres existant appartiennent en réalité à quelques genres très dispersés, sans un seul ancêtre commun doué du pouvoir de digestion. Il faudrait donc plusieurs explications pour l'évolution convergente de cette capacité de digestion.

21 R. B. FREEMAN, *The works of Charles Darwin: an annotated bibliographical handlist*, 2nd éd., Dawson, Archon, 1977, p. 164.

Mais je crois que l'argument de James Costa éclaire mieux la position de ce livre dans son œuvre : il considère que, bien que Darwin décrive en détail la capacité des vers de terre à déplacer le sol (et donc à être des agents d'un changement géologique lent), ce n'est pas forcément pour des raisons géologiques qu'il a commencé à travailler sur le sujet. Comme Darwin le dit,

... je me pris d'intérêt pour ces animaux, et je voulus rechercher jusqu'à quel point ils agissaient sciemment, et combien ils déployaient d'intelligence. J'étais d'autant plus désireux d'apprendre quelque chose à cet égard, qu'on possède, à ma connaissance, peu d'observations de ce genre sur des animaux aussi bas dans l'échelle des êtres organisés et aussi pauvrement pourvus d'organes des sens que le sont les vers de terre.²²

Costa raconte toute la gamme d'expériences que Darwin fait sur ces vers, la plupart dans sa propre maison, y compris leurs réponses à la lumière, au son, à la chaleur, à la vibration, etc.²³ Cette fois, les arguments impliquent un gradualisme entre les domaines du cognitif et du non cognitif— l'acquisition progressive de capacités mentales.

Darwin tente de le montrer au moyen de divers exemples. Les vers démontrent toute une série de réponses différentes à la lumière – normalement, celle-ci provoque toujours une action de fuite, mais qui peut varier en fonction d'autres actions en cours ou récemment terminées. Cette diversité semble impliquer, écrit-il, que les vers ont bel et bien des états mentaux qui dirigent leurs actions futures. « Chez les animaux supérieurs, écrit-il, quand l'attention se concentre sur quelque objet jusqu'à faire négliger les impressions que d'autres objets doivent produire sur eux, nous attribuons cela à ce que leur attention est absorbée, et l'attention implique la présence d'une âme »²⁴. Puisque inférer de tels états mentaux est légitime dans le cas du comportement d'un cheval, aucun argument fondé ne permet de rejeter une inférence du même type dans le cas des vers.

La comparaison que ceci implique entre les actions d'un animal supérieur et d'un pauvre placé aussi bas que le ver de terre dans l'échelle des êtres organisés, pourra apparaître forcée ; car nous attribuons par là au ver de l'attention et quelque faculté mentale, mais je ne vois pas de raison de douter de la justesse de cette comparaison.²⁵

Encore une fois, je crois qu'il est préférable d'interpréter cet argument comme une nouvelle contribution au gradualisme généralisé, dans le domaine de la cognition, cette fois. Bien sûr, on ne peut pas trop en demander : la capacité restreinte de perception des vers n'est pas suffisante pour qu'ils puissent façonner des représentations mentales complexes. Dès lors, leur cognition sera forcément très limitée. « Mais il est encore bien plus surprenant, écrit Darwin dans la conclusion du livre, qu'ils montrent en apparence un certain degré d'intelligence, au lieu d'une impulsion purement instinctive et aveugle » dans leurs comportements.²⁶

Quelle est la relation entre ces deux démonstrations plaidant en faveur d'une vision plus large du gradualisme et de la relation entre les animaux et les êtres humains ? Deux aspects importants sont à souligner. D'abord, dans la mesure où la seconde démonstration de Darwin a trait aux capacités cognitives qui fondent, bien évidemment, les capacités morales, elle constitue un argument direct contre l'idée que les humains seraient une exception. Si la cognition est effectivement beaucoup

22 DARWIN, *Rôle des vers de terre dans la formation de la terre végétale*, p. 2-3.

23 COSTA, *Darwin's backyard: how small experiments led to a big theory*, chap. 9.

24 DARWIN, *Rôle des vers de terre dans la formation de la terre végétale*, p. 20.

25 *Ibid.*, p. 20-21.

26 *Ibid.*, p. 256.

plus répandue qu'on ne l'attendrait, les facultés morales peuvent l'être pareillement. Pas, bien sûr, chez les vers de terre, mais cela n'empêche pas qu'un espace s'ouvre pour une distribution plus large de ces caractéristiques.

Deuxièmement, ces démonstrations manifestent combien Darwin tient à cette défense du gradualisme, ce qui montre aussi la force de la tension qui caractérise son approche de la distinction entre les humains et les animaux. Dans la quasi-totalité de son œuvre – à l'exception des discussions à propos des capacités morales humaines –, il tente de défendre et de renforcer une vision de l'acquisition de tous les caractères des êtres vivants, des plus évidents (traits largement partagés, comme la vue) aux plus compliqués (comme la cognition). Mais quand il s'agit de la digestion animale chez les plantes insectivores, ou de la cognition chez les vers de terre, il est clair qu'il ne parle plus seulement de caractères dont l'acquisition peut s'expliquer de façon simple ou évidente par l'évolution. Il étend le gradualisme à l'acquisition de toutes les caractéristiques sans exception. C'est la raison pour laquelle cette difficulté inhérente aux travaux de Darwin reste tellement frappante.

CAPACITÉS MORALES, PSYCHOLOGIE, ET ACQUISITION DE LA CONSCIENCE

Que faire, donc, avec cette question des capacités morales, laissée en suspens jusqu'à présent ? Notre position pour l'évaluer aujourd'hui n'est guère meilleure que celle des biologistes du XIX^e siècle. Les comportements ne se fossilisent pas et les arguments par analogie avec les comportements d'autres animaux restent controversés, particulièrement dans ce domaine où il s'agit de démontrer l'existence d'états mentaux ou d'intentions²⁷. Comme nous le verrons à présent, le problème est peut-être plus profond que de simples désaccords sur l'interprétation des données empiriques.

Comme cela a été souligné par plusieurs chercheurs, on a effectivement beaucoup d'exemples de comportements qui nous *semblent* être « moraux », ou tout au moins impliquer des caractéristiques morales. Les singes, qui ont été étudiés en profondeur, montrent parfois ce qui ressemble fortement à un sens de la justice ou de l'égalité²⁸. Mais certains de ces chercheurs, parmi lesquels le célèbre primatologue Frans de Waal, qui ont par ailleurs souligné l'importance de ces comportements sociaux, objectent : ils estiment qu'on ne peut parler que d'une sorte de « proto-moralité », une vraie moralité nécessitant, par exemple, un type de cognition ou un niveau de représentation abstraite qui n'est guère envisageable chez les animaux. D'autres pensent que ce manque de cognition de haut niveau rend caduque toute discussion à propos de moralité chez les animaux.

Ce qui rend ce débat si difficile à résoudre est exactement le piège dans lequel Darwin est tombé : même si l'on est d'accord par rapport aux comportements observables aujourd'hui dans le règne animal, en quoi ces comportements constituent-ils des exemples d'une vraie moralité (ou d'une proto-moralité), ou des analogies susceptibles de mettre en lumière une continuité ou un

27 Une intervention célèbre en ce sens est celle de M. MEAD, « Warfare is only an invention – not a biological necessity », dans *Asia*, 40, 1940, p. 402-405.

28 M. RUSE, *Taking Darwin seriously: a naturalistic approach to philosophy*, Oxford, Blackwell, 1986, p. 227-229 ; les éléphants, chiens, loups, baleines, dauphins et rats sont aussi mentionnés comme exemples, voir S. FITZPATRICK, « Animal morality: What is the debate about? », dans *Biology & Philosophy*, 32, 2017, p. 1151-1183.

gradualisme évolutionnaire entre animaux et êtres humains ? Ici, on peut se demander avec Simon Fitzpatrick si le cœur du débat n'est pas seulement terminologique. Selon ses propres mots,

Le désaccord entre ces chercheurs semble concerner non pas la nature de ces capacités ou celles que nous partageons avec d'autres animaux, mais seulement le fait de savoir quel groupe d'entre elles mérite une étiquette particulière. Dès lors, on voit mal quelle découverte empirique pourrait nous aider à les départager.²⁹

Selon cette interprétation, la difficulté que Darwin a éprouvée à catégoriser les comportements sociaux des animaux et les comportements moraux des êtres humains est inhérente à n'importe quelle discussion concernant la moralité, précisément parce que des observations empiriques ne peuvent indiquer quelle définition de la moralité doit être mise en œuvre.

Afin de pouvoir évaluer ces preuves de comportement social et (proto-)moral chez les animaux, il faudrait mieux distinguer les « ingrédients » susceptibles de fonder l'existence ou non d'une capacité morale au sens large. C'est un diagnostic que je partage avec Fitzpatrick, qui écrit que l'on « devrait adopter une approche taxinomique plus fine, axée sur la découverte et la délimitation de capacités et de mécanismes psychologiques particuliers »³⁰.

De façon étonnante, peut-être, un domaine où il s'avère possible d'analyser de manière plus fine les capacités animales est celui de la conscience. Celle-ci a toujours été étroitement associée aux considérations concernant la moralité et les animaux. Déjà dans *La descendance de l'homme*, Darwin écrit : « Je suis d'accord avec Agassiz pour reconnaître que le chien possède quelque chose qui ressemble beaucoup à la conscience »³¹. Mais chaque fois qu'il emploie le mot « conscience », c'est en lien avec un « sens moral » ou un « sens du devoir », plutôt que selon l'acception, courante dans la philosophie et la psychologie, de connaissance de soi ou d'expérience en première personne. Des chercheurs et chercheuses contemporains en neurosciences comme Antonio Damasio ont largement fait progresser la question de savoir en quoi consiste la conscience à un niveau neurobiologique et cela, généralement, avec l'intention de montrer l'étendue de la continuité de ces capacités entre les humains et les animaux³². Peut-être cela n'éclaire-t-il pas la nature d'une expérience en première personne (une question que je laisse aux phénoménologues), mais cela ouvre en tout cas des pistes empiriques plus claires pour élucider les liens entre les êtres humains et les animaux.

Il y a dix ans, dans la *Déclaration de Cambridge sur la conscience*, neurobiologistes et éthologistes ont enregistré un accord croissant sur un point : « Des données convergentes indiquent que les animaux non-humains possèdent les substrats neuroanatomiques, neurochimiques et neurophysiologiques des états conscients, ainsi que la capacité de se livrer à des comportements intentionnels »³³. Mais comment éviter, dans le cas de « la conscience », de tomber dans le piège décrit plus haut à propos de « la moralité » ? Si la discipline étudiant la conscience est marquée par

29 FITZPATRICK, « Animal morality », p. 1177.

30 *Ibid.*, p. 1180.

31 DARWIN, *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*, p. 110

32 A. R. DAMASIO, *Le sentiment même de soi: corps, émotions, conscience*, trad. par C. Larssonneur et C. Tiercelin, Paris, Odile Jacob, 1999.

33 P. LOW, « La déclaration de Cambridge sur la conscience », trad. par F. Tharaud, dans J. PANKSEPP *et al.* (éds), Cambridge, Cahiers antispécistes, 2012 (en ligne : <http://www.cahiers-antispecistes.org/declaration-de-cambridge-sur-la-conscience/>).

une « polémique fondamentale : polémique autour des critères de la conscience et les méthodes pour les étudier »³⁴, comment une telle étude peut-elle aider à évaluer le gradualisme aujourd'hui ?

La solution vient d'un travail récent que Jonathan Birch a mené avec des collègues. Ils y mettent en œuvre, à propos de la conscience, l'approche décrite par Fitzpatrick, en développant une taxinomie plus fine du concept, à même d'entraîner – du moins ils l'espèrent – un accord plus large, en clarifiant les multiples enjeux présents dans le débat. En présentant leur approche, ils écrivent :

Si les états de conscience globaux des humains souffrant de troubles de la conscience varient selon des dimensions multiples, nous devons également nous attendre à ce que les états de conscience typiques et sains d'animaux de différentes espèces varient selon de nombreuses dimensions. Poser la question « Un humain est-il plus conscient qu'une pieuvre ? » n'a guère de sens. Toute échelle unique servant à évaluer de telles questions finirait par négliger d'importantes dimensions de la variation.³⁵

Comme Fitzpatrick l'a souligné, il faut donc décomposer le concept de conscience en ce que Birch et son équipe nomment « dimensions ». Ce sont cinq caractéristiques associées avec la conscience sans s'identifier à elle. Un organisme qui présente une de ces caractéristiques peut être légitimement décrit comme « plus conscient » qu'un organisme auquel elle fait défaut et cela, pour chacun des cinq aspects. Mais précisément, comme il y en a cinq au total, il est impossible de parler d'une échelle linéaire de « la conscience ». Cette variété amène plutôt à reconnaître la difficulté d'attribuer de la conscience et la multiplicité des façons d'être conscient. Très brièvement, voici ces dimensions. Ce sont la « richesse perceptuelle », ou le niveau de détail avec lequel un organisme perçoit son environnement ; la « richesse évaluative », ou la présence et la complexité d'une « valence » psychologique positive ou négative associée aux expériences ; l'« intégration synchronique » ou l'« unité », c'est-à-dire la perception de l'existence d'un sujet unique et stable de toute perception et expérience ; l'« intégration diachronique » ou la « temporalité », c'est-à-dire la perception de l'identité du sujet d'expérience dans le temps ; enfin, la « conscience de soi » ou « singularité »³⁶, soit la perception d'un sujet comme distinct et séparé du monde extérieur.

Ces cinq dimensions permettent d'esquisser un « profil » de conscience pour les différents genres d'animaux cognitivement doués. Par exemple, les corvidés ont une très haute richesse perceptuelle en termes de vision, mais moins d'unité, de conscience de soi et de richesse perceptuelle pour ce qui est du sens du toucher. Les éléphants, en revanche, manquent de richesse perceptuelle visuelle, mais ont un sens de soi, une unité, une temporalité et une richesse évaluative très développés, ce qui indique une vie intérieure et émotionnelle très riche. Les scientifiques ne sont pas encore en mesure de quantifier toutes ces dimensions, et certaines ne peuvent être évaluées que d'une façon très qualitative et approximative. Mais de futures recherches développeront sans doute la capacité à mieux cerner les structures neuronales, les comportements susceptibles d'indiquer comment elles sont mises en œuvre, et la mesure dans laquelle elles sont exemplifiées dans des différents organismes.

CONCLUSION

34 J. BIRCH, A. K. SCHNELL, N. S. CLAYTON, « Dimensions of animal consciousness », dans *Trends in Cognitive Sciences*, 24, n° 10, octobre 2020, p. 789.

35 BIRCH, SCHNELL, CLAYTON, « Dimensions of animal consciousness », p. 790.

36 « Selfhood », en anglais.

Étant arrivé assez loin du point de départ de cet article, un résumé du parcours s'impose. Nous sommes partis d'une tension dans le travail de Darwin. D'un côté, celui-ci a toujours voulu préserver une certaine distinction entre les êtres humains et les animaux, surtout en soulignant les capacités morales des premiers. Selon lui, ces raffinements du comportement social fondent le fait que les humains sont l'espèce la plus dominante du monde, et ils semblent introduire un écart important entre les animaux même « les plus hauts » et les êtres humains « les plus bas ».

D'un autre côté, Darwin a beaucoup œuvré dans le but avoué de montrer qu'une continuité ou un gradualisme sous-tend l'ensemble du monde organique. Chaque trait des êtres vivants et chacune de leurs adaptations ont été acquis graduellement par la variation et la sélection naturelle. Dans une telle perspective, la seule chose qui puisse distinguer les êtres humains et les animaux sera le fait que les premiers ont subi des conditions environnementales différentes. En effet, si les conditions de vie des humains ou des autres animaux changent, de sorte qu'une caractéristique quelconque (même les plus complexes comme la cognition, la socialité, ou la moralité) devient avantageuse ou désavantageuse pour eux, elle peut apparaître ou disparaître dans n'importe quelle lignée. C'est d'autant plus évident quand on considère les travaux « non-théoriques » de Darwin sur les plantes insectivores ou les vers de terre, tous entrepris avec l'intention de trouver davantage de continuité, de communalité et de gradualisme dans la nature.

Mais même ces dernières investigations ne résolvent pas la tension à propos de l'évolution des capacités mentales et morales, pas plus que ne l'ont fait, d'ailleurs, les travaux scientifiques menés jusqu'à aujourd'hui. Ainsi, nous avons mis le doigt sur une confusion conceptuelle qui donne naissance, du moins en partie, à cette absence de progrès empirique. Si les concepts comme « moralité », « cognition », ou « conscience » sont pas suffisamment clarifiés pour guider les recherches et permettre de déterminer si une observation empirique « confirme » ou « réfute » un cas potentiel de caractéristique mentale, les données empiriques, quelle que soit leur quantité, ne le permettront pas. Il faut repenser la structure des concepts pour rendre ces caractéristiques parfois floues et philosophiquement discutées plus aptes à l'analyse éthologique, observationnelle et empirique.

En procédant de cette manière, même les traits les plus abstraits, les plus complexes et les plus éloignés de notre capacité d'expérience ou d'observation chez les animaux peuvent être convertis en objets d'étude scientifique. Ainsi, par exemple, quand on décompose la conscience selon les cinq dimensions de Birch et de ses collègues, chacune devient l'objet d'une recherche légitime. Plus significatif : on peut observer, en effet, que les animaux possèdent – fût-ce dans des proportions différentes, parfois limitées et susceptibles de varier en fonction des groupes et des conditions de vie – exactement les capacités nécessaires pour fonder des formes de cognition les plus hautes.

Le bilan est donc mélangé. Le gradualisme de Darwin l'emporte enfin, de sorte que, clairement, la tension qu'il a perçue ne pèse plus sur les chercheurs et chercheuses travaillant en neurobiologie ou en biologie comportementale contemporaine. En ce sens, la question est close pour les biologistes : il n'y a plus aucune raison de défendre l'idée qu'il existerait une distinction nécessaire et suffisante entre les êtres humains et les animaux, sauf les accidents de l'évolution. Cela dit, on ne dispose toujours pas des données empiriques qui permettraient de parvenir à quelque chose de plus concret qu'à une sorte de « profil » décrivant les aptitudes qualitatives des organismes potentiellement dotés de la conscience.

C'est dans ces domaines controversés que se posent les questions de la plus grande actualité et de la plus grande importance pour nos vies quotidiennes. Comment les êtres humains doivent-ils se comporter envers les animaux ? Quelles sont leurs obligations morales envers eux ? Il est évident que la façon de réagir aux explications biologiques discutées ici auront un impact très significatif sur ces interrogations. Ainsi, par exemple, c'est en bonne partie le travail de chercheurs et chercheuses comme Birch et ses collègues qui a amené récemment le Royaume-Uni à modifier la loi sur le traitement des animaux pour y inclure les pieuvres et les crustacés décapodes³⁷. Il nous incombe dès lors plus que jamais de bien élucider les concepts, une mission pour les philosophes ; d'observer attentivement les comportements des animaux et d'étudier leur neurobiologie, une mission pour les biologistes ; de remettre en question nos obligations morales et légales et de modifier nos comportements, une mission pour le grand public. Ainsi que nous le rappellent les activistes pour les droits des animaux voire pour le climat, notre avenir peut dépendre de cela.

B-1348 Louvain-la-Neuve,
Place du Cardinal Mercier 14, bte. L3.06.01
charles.pence@uclouvain.be

Charles H. PENCE
*Professeur à l'Institut supérieur de philosophie
Université catholique de Louvain*

Résumé

La distinction entre les humains et les animaux a fait débat depuis longtemps, particulièrement depuis que le travail de Darwin a montré que les êtres humains partagent avec les autres animaux des ancêtres communs. L'œuvre de Darwin se trouve elle-même dans une sorte de tension : tandis qu'il tente de maintenir une place spéciale pour les facultés morales quand il distingue les humains des animaux, il consacre la majeure partie de son travail à argumenter en faveur de l'acquisition graduelle de tous les traits physiques et psychologiques. La question de l'acquisition de la moralité reste controversée de nos jours, et c'est peut-être, au moins en partie, en raison d'une confusion conceptuelle : si le concept de « moralité » n'est pas suffisamment bien défini, les efforts empiriques pour découvrir dans quelle mesure elle est présente chez les animaux sont voués à l'échec. Je présente ici quelques tentatives pour isoler des composantes de la conscience et de la cognition, de manière à faciliter l'observation d'une continuité entre humains et animaux. Certes, il est nécessaire d'engranger davantage de données empiriques. Mais il semble d'ores et déjà probable que la conscience, comme aussi nos autres capacités évoluées, s'inscrit dans la continuité d'autres caractéristiques psychologiques chez les animaux, ce qui, en un certain sens, résorbe la tension de Darwin.

Mots clés : Charles Darwin ; animaux ; êtres humains ; sens moral ; conscience

Summary

The distinction between humans and animals has been a subject of debate, in particular since the work of Darwin demonstrated that humans are related to all other organisms by common ancestry. Darwin's own work finds itself in a kind of tension: while he attempts to preserve a special place for the moral faculties in distinguishing humans from animals, he spends the vast majority of his career arguing for the gradual acquisition of all physical and psychological characters. While the question of the evolution of morality remains murky even today, this may well be the result (at least in part)

37 R. BENYON, G. EUSTICE, « Animal Welfare (Sentience) Act 2022 », n° HL Bill 131, 28 avril 2022.

of a conceptual confusion: if “morality” is not a sufficiently well-defined concept, then empirical efforts to discover its extent among the animals are doomed to fail. I thus present here a series of efforts to decompose animal cognition and consciousness, making it easier to see the extent of continuity and discontinuity between humans and animals. While further empirical data is certainly required, it now seems likely that consciousness, as with our other evolved capabilities, is broadly continuous with other psychological features in animals, dissolving Darwin’s tension.

Key words : Charles Darwin; animals; humans; moral sense; consciousness